

un vengeur, je ne suis pas un policier, ayant mission d'arrêter les criminels.

Je vous laisse libres, vous et votre fils, et vous allez pouvoir sortir de cette maison. Vous retourneriez immédiatement aux Pins pour y faire vos malles, vos paquets ; entendez moi bien tous deux, il faut que vous partiez de Poitiers par le premier train du matin ; vous irez où vous voudrez. Mais partez, partez, si vous ne voulez pas être arrêtés et emprisonnés tous deux. Avant de quitter les Pins, congédiez vos domestiques et fermez la maison ; vous ne devez plus jamais reparaître dans ce pays.

Ce sont des ordres que je vous donne, exécutez-les !

Je n'ai pas autre chose à vous dire, retirez-vous !

Antoinette Picot jeta un long regard sur le bandit, puis, sans avoir prononcé un mot, elle sortit de la chambre, suivie de son fils.

On entendit leurs pas dans l'escalier et peu après le bruit de la porte d'entrée de l'hôtel se refermant derrière eux.

Le comte de Rosamont se rapprocha de son prisonnier.

— Baron de Simiane, lui dit-il, dans combien de temps Mlle Dubessy sortira-t-elle de cet engourdissement causé par la drogue que vous lui avez fait boire ?

Le baron resta silencieux.

— Vous le savez certainement, reprit le comte, car vous n'êtes pas homme à employer une composition chimique sans savoir exactement l'effet qu'elle doit produire et la durée de cet effet. Allons, répondez, je le veux, je vous l'ordonne !

Le baron jeta les yeux sur la pendule.

— Encore une heure environ, grommola-t-il entre ses dents.

— C'est bien, dit le comte.

Et s'adressant à Pierre :

— Tu as entendu, la voiture dans une heure. Va donner tes ordres, mon ami, et reviens tout de suite, en apportant ici tout ce qu'il faut pour écrire.

Le baron regardait le comte avec une visible inquiétude.

— Eh bien ! oui, baron de Simiane, dit M. de Rosamont, c'est vous qui allez écrire, oh ! quelques lignes seulement que je vous dicterai.

— Que voulez-vous donc me faire écrire ?

— Vous le saurez. Voyons, baron de Simiane, vous qui êtes un homme d'énergie et de résolution, ne voyez-vous pas quel parti il vous reste à prendre ? Tout vous échappe à la fois, vous n'avez plus rien de bon à espérer et si vous aviez encore quelque chose à attendre, ce serait le châtement de vos crimes, une mort infâme, votre tête livrée au bourreau.

Vous avez joué votre dernière partie et vous l'avez perdue ; vous n'êtes plus rien, votre rôle est fini. Vous ne pouvez plus compter sur personne, pas même sur votre esprit, si fécond en ressources de toutes sortes, malgré l'audace que vous pourriez avoir encore.

Vous êtes perdu et, je vous le répète, pour vous tout est fini !

Est-ce que vous n'en avez pas assez de la vie ? N'êtes-vous pas fatigué de marcher sur la terre et ne sentez-vous pas que la terre est lasse de vous porter ?

— Assez, assez ! interrompit le baron, frappant du pied avec une impatience fébrile, où voulez-vous en venir ?

— Vous l'avez compris, car je vous ai dit assez clairement que la vie ne voulait plus de vous et que vous ne deviez plus vouloir de la vie.

Baron de Simiane, on ne tient plus à une existence que l'on a souillée par les crimes les plus épouvantables. Après avoir vécu en misérable, retrouvez donc un peu de la fierté de votre race pour mourir en gentilhomme !

— Mourir, mourir ! balbutia le baron.

— Mourir en gentilhomme ! répéta le comte, pour que le nom de tous les barons de Simiane ne soit pas déshonoré par le cou-teau de la guillotine.

Le misérable eut un tressaillement violent, darda sur le comte un regard de fauve, puis courba la tête.

A ce moment, Pierre rentra.

Sur un signe de M. de Rosamont, il plaça sur le guéridon le papier, l'encrier et une plume.

— Baron de Simiane, reprit le comte d'un ton plein d'autorité, asseyez-vous à cette table et prenez la plume.

Comme galvanisé par la parole du comte, le baron s'avança automatiquement, s'assit et prit la plume.

— Maintenant, dit M. de Rosamont, écrivez.

— D'abord, fit de Simiane, dites-moi ce que vous voulez me faire écrire.

— Soit. Vous allez écrire ceci :

“ J'avais une fortune, je l'ai perdue au jeu ; depuis quelques années, je ne vis plus que d'expédients. Dégoûté de la vie, je mets fin à mes jours.

Et ajouta le comte, vous signerez :

“ GALLIEN, voyageur de commerce.”

Le baron se dressa tout d'une pièce et le rictus grimaçant : — Je ne veux pas écrire cela, prononça-t-il d'une voix sombre.

— Ah ! Alors, préférez-vous écrire cela :

“ Je suis le baron de Simiane et me fais passer pour le comte de Linois que j'ai empoisonné en Amérique, afin de m'emparer de ses papiers, de son nom, de tout ce qu'il possédait. J'ai empoisonné Ludovic de Mégrigny, mon beau-frère ; un bandit payé par moi a poignardé Henri de Bierle, qui me gênait, et j'ai volé la fortune de ma sœur et de ma nièce. Ecrasé sous le poids de mes crimes et me faisant horreur à moi-même, je me suicide.

Le baron resta muet, fixant sur le comte un regard de fou...

Tout à coup, Mlle Dubessy poussa une exclamation.

— Ah ! je me ranime, dit-elle, la parole m'est rendue, la force revient à mes membres.

Lentement, pendant que ses joues s'estompaient de roses, elle se dressa sur ses jambes.

— Monsieur le comte, prononça-t-elle, vous n'obtiendrez rien de cet homme ; il ne se tuera pas, car il est lâche, lâche !

— Peut-être vous trompez-vous, mademoiselle, répondit le comte ; je ne crois pas que le baron de Simiane veuille attendre sa condamnation en cour d'assises plutôt que de se faire justice lui-même.

— Monsieur le comte, s'écria la jeune fille, laissez cet homme ! je vous en prie, emmenez-moi d'ici, ne restons pas plus longtemps dans cette horrible maison !

— Cui, mademoiselle, nous allons partir dans quelques instants.

S'adressant au baron, le comte reprit :

— Le suicide ou la mort sur l'échafaud, choisissez. Si vous sortez vivant de cette maison, vous serez immédiatement livré à la justice. Maintenant voulez-vous écrire ?

De Simiane était tombé peu à peu dans une sorte d'hébétément.

Il s'affaissa sur son siège et reprit la plume qu'il plongeait dans l'encrier.

Machinalement, sous la dictée de M. de Rosamont, il écrivit :

“ J'ai eu des passions terribles ; j'ai perdu au jeu tout ce que je possédais et j'en suis réduit à vivre d'expédients. Une pareille existence ne peut durer plus longtemps. Dégoûté de la vie, je mets fin à mes jours.”

Et il signa :

“ GALLIEN, voyageur de commerce.”

Il jeta la plume, et se tournant brusquement vers le comte :

— Que voulez-vous faire de ce papier ? demanda-t-il.

— Il va rester sur cette table.

— Je ne comprends pas, balbutia le misérable.

— Vous auriez pu oublier d'écrire, répliqua froidement le comte ; il ne faut pas qu'on sache que l'homme qu'on trouvera mort dans cette chambre, est le baron de Simiane, s'étant fait appeler comte de Linois.